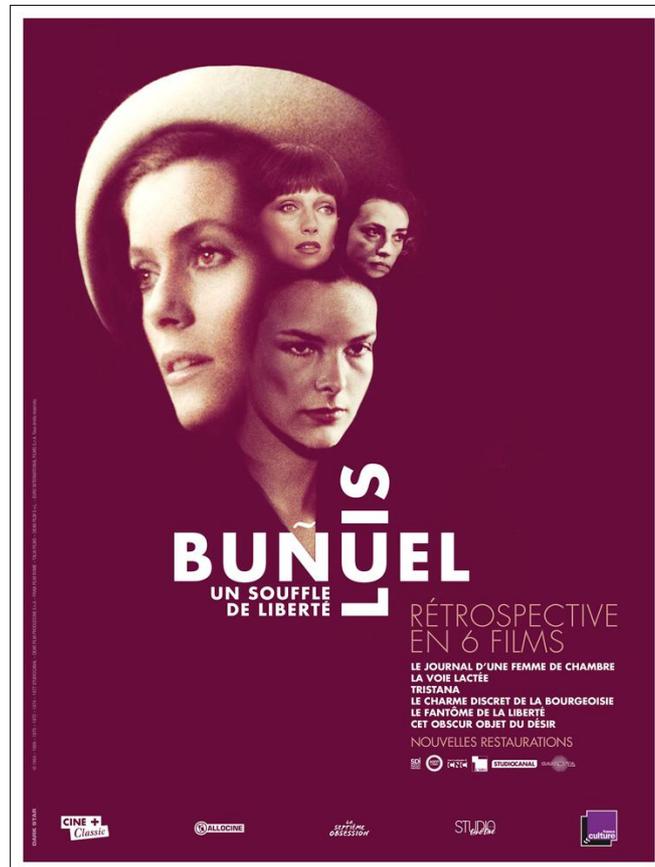


STUDIOCANAL



présentent

LUIS BUÑUEL, UN SOUFFLE DE LIBERTÉ RÉTROSPECTIVE EN 6 FILMS



LE JOURNAL D'UNE FEMME DE CHAMBRE 1964
LA VOIE LACTÉE 1969 • TRISTANA 1970
LE CHARME DISCRET DE LA BOURGEOISIE 1972
LE FANTÔME DE LA LIBERTÉ 1974 • CET OBSCUR OBJET DU DÉSIR 1977

**6 ŒUVRES MAJEURES ET ANTICONFORMISTES
L'APOGÉE D'UNE IMMENSE CARRIÈRE EN LIBERTÉ**

**AU CINÉMA LE 2 AOÛT 2017
VERSIONS RESTAURÉES INÉDITES**

Relations presse
CARLOTTA FILMS
Mathilde GIBAUT
Tél. : 01 42 24 87 89
mathilde@carlottafilms.com

Relations presse Internet
Élise BORGABELLO
Tél. : 01 42 24 98 12
elise@carlottafilms.com

*Retrouvez toute notre actualité et nos visuels sur
www.carlottavod.com*

Programmation
CARLOTTA FILMS
Ines DELVAUX
Tél. : 06 03 11 49 26
ines@carlottafilms.com

Distribution
CARLOTTA FILMS
5-7, imp. Carrière-Mainguet 75011 Paris
Tél. : 01 42 24 10 86

LUIS BUÑUEL

« - Qui sont vos réalisateurs favoris ?
- À part moi, Buñuel. »

Alfred HITCHCOCK



Né en 1900 dans l'Aragon, Luis Buñuel grandit au sein d'une famille bourgeoise catholique et reçoit une éducation très stricte chez les Jésuites. Il part à Madrid pour ses études et fait la connaissance de Salvador Dalí et Federico García Lorca, qui deviendront ses amis proches. C'est en France – où il s'installe en 1925 – que Buñuel fait ses premiers pas au cinéma. Il travaille d'abord comme assistant de Jean Epstein avant de réaliser son premier court-métrage en 1928, *Un chien andalou* – coécrit avec Salvador Dalí. Ce film très personnel, largement influencé par le courant du surréalisme, permet à l'Espagnol d'intégrer le groupe mené par André Breton. *L'Âge d'or*, tourné trois ans plus tard et considéré comme le premier chef-d'œuvre surréaliste, déclenche un véritable scandale en France en raison de son caractère « antipatriotique et anticlérical ». Ce sera le début d'une longue traversée du désert pour Buñuel. En quinze ans, il ne tourne qu'un seul film, *Las Hurdes (Terre sans pain)*, court-métrage documentaire sur cette région extrêmement précaire de l'Estrémadure. Après avoir vécu entre l'Espagne – sous dictature franquiste depuis 1939 –, la France et les États-Unis, Buñuel s'installe en 1946 au Mexique où il sera naturalisé trois ans plus tard. Grand film sur la misère des bidonvilles mexicains, *Los Olvidados* (1950) signe son grand retour sur la scène cinématographique mondiale – il obtient le Prix de la mise en scène au Festival de Cannes de 1951. S'ensuit alors une période très prolifique puisque Buñuel réalisera pas moins d'une douzaine de films en seulement dix ans – dont les célèbres *La Vie criminelle d'Archibald de la Cruz* (1955) ou *Nazarín* (1959). En 1961, il retourne enfin en Espagne et parvient à contourner la censure avec *Viridiana*, où le cinéaste renoue avec ses thèmes de prédilection – critique acerbe de l'Église et de la bourgeoisie, érotisme sous-jacent... Ce film fait scandale à sa sortie et est aussitôt interdit en Espagne, mais obtient en parallèle la Palme d'or au Festival de Cannes. Après une dernière parenthèse mexicaine avec *L'Ange exterminateur* (1962) et le court-métrage *Simon du désert* (1965), Buñuel achève sa carrière en Europe, essentiellement en France, auprès du scénariste Jean-Claude Carrière et du producteur Serge Silberman. Il signe là ses plus grands succès critiques et commerciaux avec *Belle de jour* (1967) ou *Le Charme discret de la bourgeoisie* (1972). *Cet obscur objet du désir* (1977) sera sa dernière réalisation. Il meurt sept ans plus tard à Mexico.

Cette rétrospective en six films propose de (re)découvrir les derniers longs-métrages de Luis Buñuel, tournés entre 1964 et 1977 entre la France et l'Espagne. C'est à cette époque que le cinéaste fait la rencontre de Jean-Claude Carrière, lequel deviendra son coscénariste attitré – sauf sur *Tristana*. À ses côtés, l'Espagnol signera quelques-unes de ses œuvres les plus emblématiques, se partageant entre adaptations littéraires (*Le Journal d'une femme de chambre*, *Tristana*, *Cet obscur objet du désir*) et scénarios originaux (*La Voie lactée*, *Le Charme discret de la bourgeoisie*, *Le Fantôme de la liberté*). Rêve et imaginaire s'entrelacent et se confondent dans des expérimentations narratives et filmiques à forte teneur autobiographique voire testamentaire – il a déjà 64 ans quand il tourne *Le Journal d'une femme de chambre*. Les comédiens se le disputent – Jeanne Moreau, Catherine Deneuve, Michel Piccoli ou Monica Vitti –, fascinés par son irrévérence et son génie. Grand érudit, Buñuel mêle également dans ses œuvres des influences diverses : Sade (*Cet obscur objet du désir*), picaresque (*La Voie lactée*), théâtre de boulevard (*Le Charme discret de la bourgeoisie*), surréalisme (*Le Fantôme de la liberté*). Placés sous le signe de l'éclectisme, ces « films de la maturité » ont gardé un pouvoir de fascination et de subversion toujours intact. Ces six chefs-d'œuvre sont à contempler pour la première fois dans leur version restaurée !



LE JOURNAL D'UNE FEMME DE CHAMBRE

1964 – France/Italie – 101 mn – N&B – 2.35:1 – Visa : 27 516 – VF

avec Jeanne MOREAU, Georges GÉRET, Daniel IVERNEL, Françoise LUGAGNE, Jean OZENNE, Michel PICCOLI

©1964 STUDIOCANAL - Dear Film Produzione S.P.A. Tous droits réservés.

UNE PEINTURE SOMBRE DE LA BOURGEOISIE PROVINCIALE ET L'UN DES RÔLES LES PLUS MARQUANTS DE JEANNE MOREAU

« Merveilleuse comédienne, je me contentais de la suivre [Jeanne Moreau], la corrigeant à peine. Elle m'a appris sur le personnage des choses que je ne soupçonnais pas. »

Luis BUÑUEL

Célestine, femme de chambre de 32 ans originaire de Paris, prend ses fonctions au Prieuré, propriété d'une famille de notables normands composée de M. Rabour, vieil homme aux tendances fétichistes, Mme Monteil, sa fille aigrie et puritaine, et M. Monteil, son gendre sexuellement frustré, obsédé par les femmes et la chasse. Il y a également Joseph, l'homme à tout faire de la maison au tempérament violent et aux idées d'extrême droite. L'arrivée de Célestine, à l'intelligence et au sens de l'observation aiguisés, sème bientôt le trouble parmi ces habitants...



Réalisé en 1964, *Le Journal d'une femme de chambre* inaugure la dernière période de Luis Buñuel – quasi exclusivement située en France – et marque le début de la collaboration entre le cinéaste et son scénariste Jean-Claude Carrière. Les deux comparses transposent l'intrigue du roman éponyme d'Octave Mirbeau (1900) trente ans plus tard, à la charnière des années 1920 et 1930. Loin de s'être calmé, le contexte politique est devenu encore plus sombre avec la montée de l'extrême droite en Europe. Autre différence notable entre le livre et son adaptation, le point de vue adopté chez Buñuel n'est pas celui de Célestine. La caméra suit ses mouvements mais le spectateur ne pénètre jamais à l'intérieur de la psyché du personnage, qui reste du début à la fin très mystérieux. Le dénouement du film prouve l'imprévisibilité de son héroïne ; son observation de la bourgeoisie semble avoir eu pour finalité de mieux intégrer ce milieu, et non de critiquer une quelconque inégalité de classe. Comme souvent dans son œuvre, Buñuel se délecte dans cette peinture de la bourgeoisie provinciale et de ses travers, avec ces personnages figés dans l'espace et le temps, prisonniers de leurs manies et de leurs pulsions. Le film met également en avant la constante opposition entre la civilisation – incarnée par la belle demeure des Rabour-Monteil et celle du capitaine Mauger, ou par la voie ferrée – et la sauvagerie – à travers la présence de nombreux animaux à l'écran ainsi que la forêt où a eu lieu le viol et le meurtre de Claire. Un personnage navigue constamment entre ces deux univers, celui de Joseph, incarnation du Mal et de l'attraction/répulsion qu'il exerce, notamment auprès de Célestine. *Le Journal d'une femme de chambre* est bel et bien l'un des films les plus sombres du cinéaste, bien que teinté d'un humour grinçant, interprété par Jeanne Moreau dans l'un de ses rôles les plus marquants.

LA VOIE LACTÉE

1969 – France/Italie – 98 mn – Couleurs – 1.66:1 – Visa : 34 777 – VF
avec Laurent TERZIEFF, Paul FRANKEUR, Delphine SEYRIG, Édith SCOB & Bernard VERLEY
© 1969 STUDIOCANAL - Fraia Film Rome. Tous droits réservés.

BUÑUEL SIGNE UN VÉRITABLE RÉPERTOIRE SURREALISTE
DE SES OBSESSIONS ET CONTRADICTIONS

« Je fais du cinéma, qui est une machine à fabriquer des miracles. »

Luis BUÑUEL

Jean et Pierre sont deux vagabonds inséparables que tout oppose : le premier est jeune et athée tandis que le second est âgé et croyant. Un jour, ils décident de faire le chemin de Saint-Jacques-de-Compostelle, non dans un quelconque but spirituel, mais dans l'espoir d'accumuler les aumônes. Les deux amis vont croiser sur leur route toute une galerie de personnages qui semblent sortir tout droit de la Bible. Leur périple s'avère finalement beaucoup plus mystique que prévu...



Dans la filmographie de Luis Buñuel, *La Voie lactée* se situe entre *Belle de Jour* et *Tristana*. De ces trois films, celui-ci est de loin le plus atypique, le moins « classique » – du moins au sens formel du terme. *La Voie lactée* peut se lire comme le récit picaresque de deux pèlerins qui embarquent pour un voyage mystique à travers le temps et l'espace, mais également comme un essai théologique à la fois érudit, léger et spirituel, extrêmement documenté par son coscénariste Jean-Claude Carrière. À travers les pérégrinations de Jean et Pierre – magnifique et improbable duo formé par les acteurs Laurent Terzieff et Paul Frankeur –, cette œuvre retrace l'histoire des hérésies au sein de l'Église catholique et leur remise en cause des dogmes soi-disant établis – mais jamais véritablement prouvés, ce qui entraîne dans le film de nombreux débats portant aussi bien sur l'eucharistie, la Vierge Marie que sur le concept de la Sainte Trinité. L'existence même de *La Voie lactée* souligne les contradictions inhérentes chez Buñuel entre son éducation chrétienne très stricte et son besoin de se révolter contre cette éducation. Ce film démontre son besoin quasi obsessionnel de Dieu en même temps que sa volonté de s'en détacher et de remettre en cause le dogmatisme de l'Église catholique. *La Voie lactée* est considéré comme le premier volet de son triptyque surréaliste – qu'il poursuivra avec *Le Charme discret de la bourgeoisie* (1972) et *Le Fantôme de la liberté* (1974) : les scènes s'enchaînent sans relation de cause à effet puisque l'on passe d'une période à l'autre ou d'un personnage à l'autre sans véritable transition. Buñuel offre ici une leçon de liberté de pensée en évitant à la fois l'écueil de l'anticléricalisme « primaire » et celui d'une œuvre uniquement destinée aux aficionados de théologie. Finalement, *La Voie lactée* est un film plus politique qu'il n'y paraît. Dans un contexte post-Mai 68 et de montée du marxisme, cette remise en cause des dogmes est de bonne augure.

TRISTANA

1970 – France/Espagne/Italie – 95 mn – Couleurs – 1.66:1 – Visa : 36 508 – VOSTF
avec Catherine DENEUVE, Fernando REY, Franco NERO, Lola GAOS & Antonio CASAS
© 1970 STUDIOCANAL - Talia Films. Tous droits réservés.

L'UNE DES ŒUVRES LES PLUS PERSONNELLES DE BUÑUEL
AVEC UNE CATHERINE DENEUVE QUI EXCELLE

« Le cinéma est une arme merveilleuse et dangereuse lorsqu'elle est maniée par un esprit libre.
C'est le meilleur instrument pour exprimer le monde des rêves, des émotions, de l'instinct. »

Luis BUÑUEL

À la mort de sa mère, la jeune Tristana est recueillie par son tuteur, Don Lope, vieux bourgeois de Tolède vivant péniblement de ses rentes depuis que sa riche famille l'a renié pour sa liberté de mœurs et de pensée. D'abord protecteur comme pourrait l'être un père, Don Lope se met à développer des sentiments troubles envers la jeune femme puis finit par en faire sa maîtresse. Mais la jeune femme commence à étouffer dans cette relation. C'est alors qu'elle rencontre Horacio, un séduisant peintre d'origine italienne, qui lui propose de partir avec lui...



Tristana est seulement le troisième film de Luis Buñuel tourné en Espagne après *Las Hurdes (Terre sans pain)* en 1932 et *Viridiana* en 1961. Le réalisateur célèbre ici ses retrouvailles avec la ville de Tolède, où il se rendait régulièrement depuis Madrid avec ses amis Salvador Dalí et Federico García Lorca. Les pérégrinations de ses personnages à travers la ville traduisent la nostalgie du cinéaste pour la cité de sa jeunesse. *Tristana* dénote également la fascination de Buñuel pour les petites choses de la vie qui peuvent changer le cours de l'existence – par exemple, le simple choix de s'engager dans une ruelle plutôt qu'une autre transformera à jamais la vie de la jeune femme car c'est là qu'elle fait la rencontre de son amant. Mais ce film sert avant tout de catalyseur au réalisateur car il fait confronter les décors de sa jeunesse à son angoisse de la vieillesse. Alors âgé de soixante-neuf ans, Buñuel s'identifie au personnage de Don Lope, vieil homme bourré de contradictions qu'il a peur de devenir, ce bourgeois anticlérical qui finit par boire un chocolat chaud avec les curés. À travers ce film, le cinéaste prouve finalement sa passion pour les personnages extrêmes et passionnés plutôt que pour les sages et les pragmatiques comme Horacio, l'amant italien de Tristana. Catherine Deneuve, qui a elle-même sollicité Buñuel pour retravailler avec lui, excelle à montrer la transformation de son personnage, de la jeune fille innocente des débuts à la femme froide et manipulatrice qu'elle finit par devenir. Plus elle s'affranchit de Don Lope – auquel elle reste malgré tout attirée tel un aimant – plus sa beauté se révèle, dévoilant un érotisme troublant malgré son corps mutilé. Considéré comme l'un des films les plus personnels de Buñuel, dernier film de la veine romanesque du réalisateur, *Tristana* montre de la plus belle des façons le passage du désir à l'amour véritable de la personne à travers sa blessure et son handicap.

LE CHARME DISCRET DE LA BOURGEOISIE

1972 – France/Italie – 102 mn – Couleurs – 1.66:1 – Visa : 39 910 – VF
avec Fernando REY, Paul FRANKEUR, Delphine SEYRIG, Bulle OGIER, Stéphane AUDRAN & Jean-Pierre CASSEL
© 1972 STUDIOCANAL - Dean Film S.R.L. Tous droits réservés.

ENTRE RÊVE ET RÉALISME, BUÑUEL FAIT VOLER EN ÉCLAT
LE VERNIS DE BIENSÉANCE CHÈRE À LA BOURGEOISIE

« Pour mettre le film en scène, deux voies très différentes s'offraient : faire du réalisme ou du Marx Brothers. Le réel et le surréel, comment partager ? Finalement, ils se fondent, se confondent. »

Luis BUÑUEL

Don Rafael Acosta et ses amis M. et Mme Thévenot, accompagnés de Florence, la sœur de madame, se rendent à dîner chez M. et Mme Sénéchal. À leur arrivée, ils s'étonnent de l'absence de feu dans la cheminée et constatent que la table n'est pas mise. C'est que les Sénéchal n'avaient pas noté la bonne date sur leur agenda. Ils décident quand même de se rendre dans un restaurant du coin mais son propriétaire vient de passer l'arme à gauche et repose dans la pièce d'à côté. Chaque fois que les six amis décident de se retrouver, une circonstance imprévue va interrompre leur repas...



Pour leur troisième collaboration, Luis Buñuel et Jean-Claude Carrière souhaitent faire un film fondé sur le principe de répétition. *Le Charme discret de la bourgeoisie* tourne tout entier autour d'un rituel cher à cette caste : le repas – ou, en l'occurrence, l'absence de repas puisque les protagonistes n'arriveront jamais à terminer leurs agapes. L'éternelle frustration qu'elle entraîne chez les héros est un puissant facteur comique, renforcé par un humour toujours plus absurde et grinçant. Fernando Rey, Paul Frankeur, Delphine Seyrig, Bulle Ogier, Stéphane Audran et Jean-Pierre Cassel prêtent leurs traits à ses « bourgeois magnifiques », révélant leurs failles et leurs travers. Buñuel décortique avec drôlerie les habitus de cette classe sociale avec ses rituels immuables, rappelant le cinéma d'un autre grand réalisateur, Claude Chabrol – ressemblance souligné par la présence de Stéphane Audran. Mais plus que d'en faire une simple critique, le cinéaste s'amuse à semer un grain d'anarchie dans cette bourgeoisie en décroissant les frontières sociales : l'évêque devient jardinier, l'ambassadeur fraye avec une terroriste... *Le Charme discret de la bourgeoisie* est le deuxième volet du triptyque surréaliste de Luis Buñuel. Rappelant parfois la structure des *Mille et Une Nuits* avec ses nombreux récits enchâssés, le film oscille entre rêve et réalité, les scènes semblent s'enchaîner sans raison apparente. Les bourgeois tournent en rond dans un monde qui n'avance plus pour eux et restent figés dans le décor. Ils n'ont alors d'autre choix que de s'inventer une multitude de mondes parallèles pour tenter d'échapper à une mort imminente – symbolisée dans leur incapacité à se nourrir. Oscar® du meilleur film étranger en 1973, *Le Charme discret de la bourgeoisie* est une comédie satirique qui bouscule joyeusement les conventions !

LE FANTÔME DE LA LIBERTÉ

1974 – France/Italie – 104 mn – Couleurs – 1.66:1 – Visa : 42 404 – VF
avec Adriana ASTI, Julien BERTHEAU, Jean-Claude BRIALY, Jean ROCHEFORT, Milena VUKOTIC & Monica VITTI
© 1974 STUDIOCANAL - Euro International Films S.p.A. Tous droits réservés.

UN CADAVRE EXQUIS CINÉMATOGRAPHIQUE UNIQUE EN SON GENRE
ET LE DERNIER OPUS DU TRIPTYQUE SURRÉALISTE DE BUÑUEL

« Il n'y a ni fantôme, ni liberté à part celle que je prends avec l'écriture. Chez les surréalistes, le titre fait partie intégrante de l'œuvre, mais n'est uni à celle-ci que par des liens inconscients. »

Luis BUÑUEL

Tolède, 1808. En pleines guerres napoléoniennes, des soldats espagnols crient « À bas la liberté ! » avant d'être fusillés. Peu après, un capitaine des dragons français se fait assommer par une statue de pierre puis tombe amoureux d'une morte au corps miraculeusement intact. Voilà l'histoire qu'est en train de lire la bonne des Foucauld, tandis que la petite Véronique qu'elle est censée garder échappe à sa surveillance. Cette dernière est apostrophée avec son amie par un homme étrange qui leur remet des photos compromettantes. Ses parents finissent par mettre la main dessus et découvrent avec dégoût ce qu'elles représentent...



Le Fantôme de la liberté est certainement le film le plus surréaliste de la dernière période de Luis Buñuel. Son titre fait directement référence au *Manifeste du Parti communiste* de Karl Marx qui commence ainsi : « Un fantôme parcourt l'Europe. » Pour le cinéaste, la liberté est ce fantôme que nous essayons désespérément d'attraper et c'est ce qu'il tente de faire avec ce film : s'affranchir de toute contrainte et exploiter au maximum les possibilités qu'offre le cinéma. Composé de quatorze épisodes, *Le Fantôme de la liberté* bouscule en tout point les lois traditionnelles de la dramaturgie puisqu'il n'y a aucune véritable intrigue ni aucun personnage principal. Buñuel et son coscénariste Jean-Claude Carrière adoptent le principe du cadavre exquis, jeu inventé par les surréalistes dans les années 1920 : le spectateur passe d'une scène à l'autre sans logique apparente, le seul fil conducteur étant l'un des personnages. Le spectateur est donc constamment « déstabilisé » puisque le film ne se passe jamais comme prévu. Buñuel nous fait accepter des situations complètement absurdes et s'amuse à jouer avec notre logique. Pourquoi faire rechercher par la police une petite fille si celle-ci n'a pas disparu ? C'est que le film s'amuse à juxtaposer les contraires comme cela est le cas de cette petite fille à la fois absente et présente ou le couple sadomasochiste qui se donne en spectacle devant les moines. En outre, Buñuel joue également avec les convenances en déplaçant les interdits – voir la scène où des amis se retrouvent autour d'une table pour satisfaire leurs besoins mais se retirent aux cabinets pour manger, ou la relation incestueuse entre un jeune homme et sa vieille tante. Dernier opus du triptyque surréaliste de Buñuel, *Le Fantôme de la liberté* est un manifeste pour l'imaginaire aussi audacieux que grandiose !

CET OBSCUR OBJET DU DÉSIR

1977 – France/Espagne – 102 mn – Couleurs – 1.66:1 – Visa : 46 801 – VF
avec Fernando REY, Carole BOUQUET, Ángela MOLINA, Julien BERTHEAU, André WEBER & Milena VUKOTIC
© 1977 STUDIOCANAL. Tous droits réservés.

POUR SON DERNIER FILM, BUÑUEL MAGNIFIE LA PERVERSITÉ
DES RAPPORTS AMOUREUX

« Je peux blasphémer l'amour fou, si cela me chante. C'est vivifiant, parfois,
de blasphémer contre ce à quoi l'on croit. »

Luis BUÑUEL

Mathieu Faber est un notable d'un certain âge qui habite une belle et grande demeure à Séville. Un jour, il annonce à son domestique qu'il quitte la ville pour Paris. À la gare, les gens assistent bientôt à une scène étrange : alors que le train se met en marche, le vieil homme jette un seau d'eau sur son interlocutrice, une belle jeune femme restée à quai. Intrigués, ses voisins de compartiment ne savent comment réagir. Mathieu Faber décide de leur raconter son histoire et la relation particulière qu'il entretient depuis des années avec cette femme nommée Conchita...



Cet obscur objet du désir est le trente-deuxième et dernier film de Luis Buñuel. Ce dernier avait déjà écrit dans les années 1950 une première adaptation du livre de Pierre Louÿs, *La Femme et le pantin* (1898), mais le projet avait été abandonné. Buñuel a voulu repartir de zéro en signant un tout nouveau scénario avec la collaboration de Jean-Claude Carrière. Comme dans *Tristana*, l'histoire d'amour décrite est celle entre un homme âgé – déjà interprété par Fernando Rey, acteur fétiche de Buñuel – et une femme beaucoup plus jeune que lui. Pour ce rôle, le cinéaste a eu la brillante idée de faire appel à deux actrices a priori opposées. Elles vont chacune interpréter une facette différente du personnage de Conchita : la femme froide, élégante et cérébrale campée par Carole Bouquet, et la femme sensuelle et plus extravertie incarnée par Ángela Molina. Le héros Mathieu est totalement subjugué par elle(s) ; lui et Conchita forment un couple infernal, pris dans une spirale de passion et de frustration qui semble ne jamais s'arrêter. Pour raconter cette histoire, le cinéaste refuse la facilité et opte pour un récit en flash-back, ponctué d'éléments inexplicables – comme ces attaques terroristes qui semblent frapper au hasard – rappelant l'obsession de Buñuel pour le surréalisme. Le récit que fait le personnage de Mathieu à travers cette mise en abyme cinématographique et le monde qu'il décrit est manipulé par Conchita : le héros est véritablement le « pantin » de cette femme. Mathieu s'efface de plus en plus du « vrai » monde, notamment d'un point de vue physique – ses cheveux grisonnent, son teint devient blafard. Tout se décompose autour de lui, que ce soit sous l'effet des bombes ou à travers un simple vase qui tombe. Mais cet effondrement progressif se voit finalement contrebalancé par la séquence qui clôture le film : à travers les gestes de cette femme qui reprend un tissu déchiré, c'est le cinéaste lui-même qui tente dans un ultime geste cinématographique de réparer un monde éclaté qu'il a de plus en plus de mal à comprendre.